

HANDICAP ET SURDITÉ : LES IDÉES REÇUES, LES ATTENTES, LES FREINS...

Yves JEANNE

Ce texte est basé sur l'intervention orale de M. Yves Jeanne du 12 novembre 2018 au colloque "Insertion professionnelle des jeunes sourds : que dire aux parents ?". Toute erreur ou inexactitude est de la responsabilité d'Acfos¹.

La perspective dans laquelle je me situe prend en compte des éléments de l'histoire et des éléments de représentation du handicap : leurs évolutions ou leurs involutions, c'est selon.

De tous temps, l'homme a eu pour nécessité profonde de comprendre le monde. Comprendre pourquoi il est comme il est. Comprendre ses conduites. Comprendre les "anomalies" qui peuvent être celles de certains d'entre nous. Cette compréhension, depuis les tous débuts de notre histoire humaine, a été fondée sur la recherche de significations et d'explications qui se voulaient articulées avec une dimension de transcendance, en référence à des mythes, des religions, dans lesquelles se trouvaient l'explication des choses et du monde.

Cette façon de penser fut la nôtre jusqu'à très tardivement et il n'est pas certain qu'elle ait totalement disparu de notre esprit.

Concernant la surdité par exemple, on peut rappeler l'incipit de l'Évangile selon Saint Jean "Au commencement était le verbe"... Quel en est le sens profond ? Cela signifie que la spécificité de l'homme serait le **langage**, qui est la marque du divin en lui. Dès lors, *quid* de ceux qui en sont privés ? *Quid* de ceux qui, faute d'entendre, sont empêchés de parler ? Cette idée a présidé nos conceptions jusqu'il y a moins de trois siècles...

Diderot (1713-1784) dans sa "**Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent**" (1751) affirme que la pensée est image et que ce sont ces images que nous traduisons en langage et - le plus fréquemment - en mots. Cela implique que selon les endroits, les cultures dans lesquelles nous sommes immergés, etc., ces mots peuvent être déclinés de manière singulière, dans des langues aux formes très différentes.

En affirmant cela, Diderot contrevient à l'idée que l'homme soit un être de langage et que ce langage soit nécessairement parlé. Il affirme avant tout que l'homme est **un être de pensée**, qu'il ait la capacité de l'exprimer par des mots ou pas. Nous pensons grâce aux images du monde que nous construisons, et c'est cela que nous traduisons en mots.

C'est environ 20 ans après ce bouleversement des représentations que l'Abbé de l'Épée se pose la question d'un moyen de communication généralisable pour les personnes sourdes.

Il est intéressant de voir qu'il a cette idée en observant deux petites filles qui sont ses voisines et qui se parlent en signes : il a alors l'intuition qu'il ne s'agit pas d'un langage de communication basique, mais bien d'un moyen d'échanger de vraies pensées. En structurant cette façon de s'exprimer, il lui apparaît que l'on peut communiquer ses pensées entre tous et avec tous. C'est à la même époque que se déve-

loppent d'ailleurs des réflexions et des techniques concernant les personnes aveugles, avec notamment le travail de Valentin Haüy (1745-1822).

Rappelons que nous sommes au 18^{ème} siècle : Diderot est un encyclopédiste et son ambition est donc de mettre à portée de tous l'intégralité des savoirs du monde.

C'est dans cet objectif par exemple que quelques années plus tard Louis Braille (1809-1852) mettra en place un système remarquable qui, non seulement permet aux aveugles de lire, mais permet aussi des opérations mathématiques et une notation musicale dont la sophistication est telle que certains des plus grands organistes de la première moitié du 20^{ème} siècle français étaient à la fois aveugles et excellents musiciens.

Nous voyons donc que parler de "compensation" est tout sauf moderne !

Au 18^{ème} siècle, que ce soit en termes de surdité ou de cécité, la langue des signes comme le braille avaient déjà pour vocation de communiquer et de permettre l'acquisition des connaissances.

C'était donc un premier pas vers la modernité.

Le second point sur lequel j'aimerais insister est plus récent : il s'agit de la distinction que peut construire intellectuellement un philosophe entre "l'anomalie" et "l'anormalité".

Qu'est-ce que l'anomalie ? C'est un constat. Je constate que untel n'a pas l'usage de ses jambes, que tel autre n'a pas l'usage de ses oreilles ou de ses yeux, ou que ce dernier n'a pas un usage semblable au mien de son esprit. Au départ il s'agit donc d'un constat factuel.

Le fait de passer de ce constat d'anomalie à "l'anormalité" signifie que l'on pose ensuite un **jugement** sur l'anomalie. Cela n'est pas innocent, car ce jugement est en général dépréciateur, puisqu'il se pose comme une différence au regard de la norme. Implicitement,

cela signifie que l'on n'interroge aucunement la prétendue norme, on met l'accent sur "l'anormalité" du désordre de "l'anomalie".

Mais qu'en est-il de la norme ? Si l'on peut s'entendre sans trop de difficulté sur la nécessité de la construction de normes sociales (certaines choses se font, d'autres pas, certains comportements sont possibles, d'autres interdits, certains acceptables, d'autres inacceptables à un temps "T" pour la collectivité), est-il possible de transposer cette dimension sociale à un jugement sur les êtres ?

Qu'est-ce qu'être "normal" ? Fondamentalement, cela n'existe pas.

Ce qui nous spécifie, ce n'est pas ce en quoi nous sommes les mêmes, c'est **ce en quoi nous sommes différents**, ce en quoi nous sommes singuliers, ce en quoi nous sommes l'exemple unique d'une forme particulière d'humanité, que chacun d'entre nous incarne dans une dimension qui lui est propre.

Et c'est précisément parce que nous ne sommes pas normés que nous avons un intérêt à être et à vivre ensemble. Quel serait l'intérêt de vivre avec nos clones ? Quel serait l'intérêt d'un "tous semblables" ? Et quel serait ce semblable ? Qui choisirait-on ? Des blonds ? Des roux ? Des gros ? Des petits ? Des intelligents ? Des moins intelligents ?...

La diversité du monde, sa richesse, relève précisément du fait que les hommes ne sont pas des exemplaires de normativité mais que, bien au contraire, dans leurs comportements sociaux, ils se situent au regard d'une norme qu'ils acceptent majoritairement, dès lors que le régime qui la leur propose ne tue pas leur singularité.

Cet apport est absolument fondamental. En effet nous avons tous cette naturelle et paresseuse tendance à considérer que nous sommes une sorte "d'étalon" de quelque chose. Et que celui qui est privé, pense-t-on, de quelque chose que l'on a, s'éloigne forcément d'une prétendue norme humaine qui n'est en fait qu'une construction intellectuelle réifiante.

Ce recours à la notion de “norme” dissimule très mal la prise de pouvoir violente que nous opérons vis-à-vis de celles et de ceux qui, quelle qu’en soit la raison, ne sont pas aussi “ressemblants” que nous le souhaiterions.

Diderot rejette cette attitude qualifiée de “sens commun” qui consiste à prétendre que parce que l’on n’entend pas on ne pense pas (ou mal) ; parce qu’on ne voit pas, on ne peut pas apprécier la beauté du monde (ou mal) ; ou encore que parce qu’on est privé de certains développements sophistiqués de notre cognition, nous ne ressentons plus rien (ou de façon confuse).

Bien après Diderot, Canguilhem rejettera aussi ce fantasme de la normalité des hommes².

Il reste donc à savoir ce que **socialement** nous sommes prêts à en faire.

J’en arrive donc à évoquer ce terme que je trouve galvaudé jusqu’à l’absurde qui est celui “d’inclusion”.

A cette fin, je vous propose un bref retour en arrière. La constitution d’un milieu spécialisé pour accueillir, éduquer et instruire les personnes en situation de handicap (dont la surdité) a été le fait de quelques pionniers et de leurs familles, qui ont crée *ex nihilo* des associations, répondant par là à l’incurie de l’Etat.

Cela répondait également à un sentiment très profond qui était celui du constat de la cruauté d’un monde féroce et violent envers ceux qui étaient différents. La peur de la différence engendre le rejet. Il était donc nécessaire de créer un environnement, des dispositifs, des personnels, des professionnels... susceptibles de faire en sorte que ces personnes puissent avoir une existence protégée, puissent être éduquées, puissent avoir une présence au monde qui soit correcte et décente pour elles.

Tous nos dispositifs associatifs se sont construits sur cet objectif, louable, positif et nécessaire au vu du contexte. Cependant, plus d’un demi-siècle plus tard, des conséquences délétères sont apparues. Ces

dispositifs spécifiques étaient utiles mais aussi puissamment s gr gatifs. Au final, cela revenait à dire que notre société avait délégué à quelques-uns le soin de “contenir”, fut-ce pour les “ duquer”, celles et ceux que nous éloignons ainsi du champ social afin d’en garder un usage exclusif.

Ce terme d’inclusion me dérange profondément. Quand on est un enfant, on n’est pas “inclus” à l’ cole, on est **scolarisé**, un point c’est tout.

Si dimension inclusive il y a, c’est une question que doit se poser l’ cole, pas l’enfant, pas la personne. Lorsque j’entends des enseignants dire de tel enfant qu’il “*va en inclusion*”, je suis heurté et révolté. Un enfant est avant tout scolarisé. C’est à l’ cole de réfléchir à ce qu’il faut faire pour que cette scolarité lui soit bénéfique. Un grand progrès sera fait lorsqu’il sera spontanément admis que la scolarisation des enfants en situation de handicap n’est pas une question de compassion ou de charité mais bien un apport pour nous tous puisque cela nous oblige à penser au-delà de notre ordinaire.

Je rappellerai pour conclure que les grands mouvements pédagogiques, ceux qui ont marqué profondément le 20^{ me} siècle sont tous nés de la difficulté d’ duquer. Maria Montessori (1870-1952) a par exemple commencé sa carrière en s’occupant d’enfants souffrant de déficiences intellectuelles. Célestin Freinet (1896-1966), qui ne s’est jamais à proprement parler occupé d’enfants handicapés, souffrait lui-même de graves séquelles d’une blessure reçue à la guerre.

Nous avons vécu pendant cinquante ans sur le primat absolu de la spécialisation. Nous parlons aujourd’hui “d’inclusion”.

La vérité des gens, des êtres, se situe quelque part entre ces deux positions et n’est pas uniforme. La singularité de chacun doit être prise en compte, et les situations complexes sont à appréhender comme telles et n’ont pas être simplifiées abusivement.

J'affirme qu'un instituteur qui devient capable de comprendre les besoins d'un enfant autiste dans sa classe devient un bien meilleur instituteur et ce, pour l'ensemble des enfants.

Vivre ensemble, se donner les moyens affectifs et financiers de le faire n'est pas quelque chose que l'on fait "pour le bien de..." : c'est quelque chose que nous faisons pour notre bien à nous, une forme d'égoïsme tout à fait intelligent et positif, dont je souhaite qu'il soit le plus possible partagé par tous.

Yves JEANNE, Maître de conférences, Université Lyon 2

1. Article basé sur la transcription écrite de l'intervention orale de M. Jeanne au colloque Acfos des 12 et 13 novembre 2018. Toute erreur ou inexactitude dans les citations est de la responsabilité d'Acfos et n'engage pas leur auteur.

2. Voir notamment "Le Normal et le pathologique", Georges Canguilhem, PUF, mars 2013